

Date : 03/11/12

François Laffanour, 30 ans de grand design | Artinfo



Par Nicolai Hartvig
Publié: 01 mars 2012

a Évaluation du site

Ce site est édité par le groupe Louise Blouin Media. Il diffuse des articles concernant l'actualité de l'art au sens large (expositions, marché, artistes, ventes aux enchères, etc.)

Cible
Spécialisée

Dynamisme* : 36

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine



François Laffanour, spécialiste et grand adepte du meublier d'architecte XXème, fête cette année le 30 anniversaire de sa **Galerie DOWNTOWN**, un espace incontournable à Saint-Germain pour admirer du Jean Prouvé, une Charlotte **Perriand** et les créations intemporelles de Le Corbusier, Pierre Jeanneret, Carlo Mollino ou Ron **Arad**. Né en Algérie, le galeriste de 59 ans a lancé son parcours avec un achat chanceux d'une chaise Jean Prouvé, avant de monter une première exposition de Jean Royère et de se pencher, aujourd'hui, sur les plus grands noms du design, passé et futur.

Pour Art+Auction, revue sœur de ARTINFO, le galeriste est revenu sur sa carrière à ce jour.

»»»

Quand avez-vous ouvert votre première galerie - et que saviez-vous du métier de galeriste à l'époque ?

La galerie existe depuis 1980, mais nous avons ouvert Rue de Seine en 1982. Je ne savais pas grand chose du métier de galeriste mais j'en avais une idée, par ce que je voyais chez les autres gens. J'ai fait des études d'histoire à la Sorbonne et j'ai trouvé le monde du design dans les différentes revues que j'avais étudié à l'époque. Mon idée était de suivre cette filière des designers déjà célèbres, pour m'inspirer et trouver des choses importantes qui étaient toujours à découvrir.

L'art faisait-il partie de votre enfance ?

Non, pas du tout. Je suis d'une famille où il y a pas mal d'artistes, mais c'était plutôt une passion personnelle - et c'est un petit peu un hasard qui est venu faire les choses. Tout au début, avant les années 1980, j'avais un stand au marché aux puces. Je venais juste de l'université, j'avais aucune notion de ce qu'étaient les choses, les prix - et je n'avais pas du tout l'argent

pour acheter quoi que ce soit. L'art déco me semblait très beau, mais déjà trop cher. J'ai voulu chercher quelque chose de différent, qui exprimait une originalité mais qui était aussi dans mes moyens. Un jour, j'ai acheté une chaise de Jean Prouvé. Je ne savais pas ce que c'était, avant de rencontrer des Hollandais qui me l'ont appris. Et j'ai vu qu'il y avait, autour de ça, toute une histoire. Ça a été le premier déclencheur.

Y avait-il quelqu'un qui vous donnait des conseils, vous aidait ?

Il y avait un collectionneur américain d'art déco, Bob Walker. On avait sympathisé et il m'avait vraiment incité, montré de différentes choses. A l'époque, il collectionnait Pierre Chareau, Eileen Gray, Pierre Legrain, une ouverture vers le meublier des années 1950. Il avait un petit hôtel particulier dans le Parc Montsouris, avec tellement de choses exceptionnelles qui m'ont permis de comprendre ce que pourrait être les très bon l'art déco.

Comment avez-vous choisi votre spécialité ?

J'ai très vite vu la différence entre le meuble d'architecte et de décorateur, un projet non seulement autour du meublier mais autour d'un mode de vie, autre chose qu'un meuble qui aurait pu être remplacé par un autre. Avec Bauhaus, l'école Viennoise et Joseph Hoffmann, j'ai vu tout un ensemble, aussi bien du bâtiment que du meublier, de la vaisselle et presque aussi des vêtements. Ces gens-là venaient d'une tradition qui cherchait à faire évoluer notre mode de vie, en rupture avec cette grande tradition élitiste du XVIIIe. Il y avait un lien entre tous les mouvements intellectuels et sociaux du XXe siècle - et cette volonté de faire quelque chose de bon pour la plus grande part. C'était parfaitement intégré dans son époque et de ce point de vue, intellectuellement très défendable.

Quel est votre gout personnel - et comment influence-t-il ce que vous exposez dans votre galerie ?

Pour avoir de l'énergie, du courage et de l'envie, j'essaie de voir dans les choses contemporaines l'équivalent de grands classiques. J'ai connu un peintre, Aldo Mondino, maintenant décédé, que j'aimais beaucoup et qui m'a dit : « Je peins pour faire tous les tableaux que j'aime dans les musées et je me fais un petit peu mon propre musée de toute la création, une manière de reproduire l'amour de ce que je vois ». Et moi, j'essaie de trouver dans les choses contemporaines ce qu'il y a de plus universel, ce qui me donne envie de collectionner des choses très différentes ou de mélanger. J'essaie d'avoir le même amour, le même regard, pour les meubles Prouvé ou Perriand que je peux porter sur un tableau de Carpaccio, Piero della Francesca, ou Picasso. Et sinon de toujours voir cette qualité d'être en rupture et de vouloir marquer un changement. J'aime bien l'idée de se remettre en question et de ne pas se prendre trop au sérieux. D'avoir une vision des choses ou elles ne sont jamais figées et qu'on peut se tromper.

Quel est le plus grand défi dans votre métier de galeriste - et comment le gérez-vous ?

C'est compliqué, il y en a plusieurs... Le plus gros défi serait d'être capable d'avoir la même vision que j'ai pu avoir sur des meubles du XXe siècle sur des artistes et designers

contemporains, être capable de voir la même qualité, la même force. Sans avoir l'analyse du temps et de l'histoire, pour voir si c'est juste ou pas.

Quel a été l'un des événements les plus mémorables de votre carrière ?

Ce métier, par le médium de quelque chose de très simple que sont les meubles, m'a permis d'accéder au monde de l'art. Je trouve que c'est la chose la plus extraordinaire, être en la compagnie de gens qui sont à la fois intelligents et cultivés, mais aussi très avant-gardistes. Cela permet de se projeter dans le monde de l'art sur toute sa superficie et ne pas seulement rester dans un univers d'antiquaire. Mon activité n'est pas restée seulement une activité commerciale autour de moi, mais m'a permis d'être en contact avec une réflexion quasiment philosophique, éthique ou politique.

Quelle foire d'art préférez-vous ?

Je suis avant tout très attaché à la Biennale des Antiquaires : c'est presque un peu nostalgique, elle m'impressionnait beaucoup quand j'étais jeune marchand et je trouvais, dans le cadre parisien, toutes ces choses extraordinaires. Après, chaque foire a des personnalités bien particulières.

Je trouve Maastricht exceptionnelle par son éclectisme et professionnalisme, mais je suis aussi très content de participer à la foire de Bâle, ou le rapport avec le monde de l'art contemporain est une originalité qui me touche beaucoup. Avec le Pavillon des Arts et du Design (PAD) on voit une dimension plus humaine, avec beaucoup de personnalité et de sensibilité. Les PADs m'ont beaucoup aidé dans le développement de la galerie, ils m'ont permis de présenter véritablement des choses telles que je les aimais. C'est comme quand on voyage : on va à Venise pour une raison, à New York pour une autre...

Au-delà du monde de l'art et du design, qu'est-ce qui vous passionne ?

Je suis aussi bien passionné par une visite de musée qu'un déjeuner avec un artiste ou architecte, une partie de golf ou du windsurf à Hawaï. C'est aussi large que ça. Ce qui est passionnant, c'est d'avoir la possibilité de prendre du plaisir à chaque chose que l'on fait

Que feriez-vous si vous n'étiez pas galeriste ?

Selon la célèbre phrase de Nietzsche, je tente de devenir ce que je suis - donc je n'ai pas vraiment le choix !